

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

BELLE AUX CHEVEUX BLONDS.

(Suite.)

II.

UNE VOCATION.

Jules était le fils du grand Michel Porlier, le bedeau de la paroisse.

A force d'aligner à la file les uns des autres, mariages, baptêmes et sépultures, son père sut amasser quelques économies qu'il avait en grande partie consacrées à son fils, et cela sans trop se faire tirer l'oreille par sa femme Marguerite. A la grande satisfaction de l'orgueil paternel, Jules venait de terminer, au mois de juillet précédent, son cours d'études classiques au collège de Terrebonne, où l'un de ses oncles était directeur, et comme malgré les conseils du bon abbé, il n'avait pu se résoudre à suivre l'état ecclésiastique, ses idées tâtonnaient à la recherche d'une vocation, sans pouvoir se fixer sur rien, si ce n'est sur les yeux bleu-azur de sa cousine Rose, qui, en ce moment lui disait doucement :

— Vous paraissez tout triste, ce soir, Jules ; est-ce que vous ne seriez pas décidé à suivre les avis que vous a donnés mon père ?

— Faire mon droit ! mais vous n'y pensez pas, ma bonne Rose ! ce serait se mettre au cou un franc collier de misère. Où prendre l'argent pour rencontrer les premiers déboursés indispensables, et puis est-il certain que l'on puisse toujours battre monnaie, affublé d'une robe d'avocat ? Trop souvent, hélas ! elle ne couvre les épaules que d'un piètre agent d'affaires véreux ou d'un maigre courtier de toutes sortes de choses. Et le vrai talent que fait-il ? Regardez Joseph Landry, l'ancien amoureux de Jeanne Mercier ; il végète à Montréal depuis tantôt trois ans, employés vainement à s'attacher une clientèle récalcitrante et cela malgré tous les diplômes universitaires possibles et la pauvre Jeanne qui l'attend toujours. Oh ! non, Rose, je vous en prie ; n'insistez pas sur ce sujet, car le droit m'effraie avec tous ses déboires, toutes ses responsabilités et, dois-je le dire, avec toutes ses injustices !

— Vous avez mal saisi la pensée de mon père, Jules, et vous savez trop combien il vous aime, pour ne pas confondre ses avis avec ses ordres. Il n'y a pas de droit qui puisse mettre à l'aise une honnête intelligence : cherchez autour de vous ; comparez les bonheurs qui vous entourent, et peut-être au milieu d'eux, saurez-vous trouver le vôtre.

— Le bonheur ! ma bonne petite Rose, je sais bien où le trouver, fit Jules en lui prenant affectueusement la main : malheureusement je n'ai que mon instruction et mes deux bras pour y parvenir. Avec ce bagage là, la route se fait longue, trop longue parfois.

— Mais savez-vous Jules, que ces paroles sont plus que du courage. Il ne vous reste plus qu'une bonne décision à prendre. Allons ! vite, faites-vous élire chez l'avocat Nicol. Si cela ne vous plaît pas, installez-vous commis derrière le comptoir de Rossignol ? Les chiffres vous découragent-ils ? griffonnez du papier timbré dans l'étude de l'ennuyeux notaire Bédard, mais de grâce faites vite, car si vos hésitations continuent, j'ai bien peur que notre nid de campagne, ne se recule peu à peu jusques aux frontières d'Espagne. Vous savez cette maisonnette Jules... s'interrompit Rose en se dégageant la main du geste le plus félin du monde.

— Oh ! chère maison si rêvée, et si lointaine pourtant, reprit Jules avec mélancolie. Je l'entrevois d'ici, continua-t-il, en se fermant à demi les yeux, dans un songe extatique. A peine aperçoit-on son pignon blanc au milieu d'un bouquet de sapins verts : elle a deux étages, pas plus ; les fenêtres du haut laissent çà et là, passer au vent leurs blancs rideaux ; canards, oies et poulets picorent à qui mieux mieux au pied du balcon, pendant que la porte à mi-entr'ouverte laisse apparaître une femme, la fée de la chaumière, qui s'en vient causer avec les fleurs du jardin, pendant que les enfants dorment là haut ; car je veux qu'il y ait des enfants,...

— Oh ! Jules, vous allez trop vite, fit Rose qui, les joues empourprées comme une cerise de juillet, venait d'accepter le bras du taciturne marguillier Nicolas Grondin, arrivé en tapinois auprès des deux rêveurs, pour rappeler d'un air timide et gauche à mademoiselle, que la gigue promise frétillait déjà sur l'indiscrète chanterelle des violons.

Longtemps, Jules suivit des yeux celle qui le faisait tant hésiter sur le choix d'un avenir, car il voulait le lui faire rose, comme son nom.

Les chasses-croisées de la joyeuse compagnie qui sautait et trébuchait autour de lui, laissaient entrevoir par ici par là une jolie robe d'indienne frappée, sur le dos de laquelle, retombaient en nattes dorées une chevelure blonde et massive. C'était Rose, sans contredit la plus fraîche et la plus mignonne fillette des environs et cela à une bonne distance à la ronde.

Tout le monde le savait, Jules le premier ; seuls Rose et le dévot marguillier semblaient l'ignorer.

Bientôt un cotillon remplaça la gigue mou-

rante, puis ce fut le tour d'un reel, puis d'un quadrille, puis d'une danse ronde, et Rose infatigable, en bonne maîtresse de maison, passait du bras de Thomas Toupin, à celui de François Bélanger, de Gervais Lalonde à Germain Lambert, et cela, sans fatigue apparente jusqu'à l'heure du réveillon, ainsi que l'exige l'étiquette canadienne-française. Mais dès que les nombreux invités furent confortablement installés autour de la table ployante, et que les chansons à boire et les santés se prirent à circuler de convive à convive, Rose, sous un prétexte quelconque pria sa tante Marguerite de faire les honneurs du logis, et revint auprès de Jules qui, debout dans un des angles de la salle regardait distraitemment le salon vide.

— Je me sens fatiguée, lui dit-elle, et avant de monter à ma chambre, j'ai tenu à venir vous dire le bonsoir, car je pense pouvoir me glisser inaperçue au milieu de toute cette gaieté qui monte.

— Inaperçue ! vous êtes plus que cruelle, Rose, répliqua Jules, vous êtes une petite égoïste, car vous semblez toujours oublier que je suis là.

— Méchant cousin ! fit Rose en lui présentant son front à baiser : bonsoir ! à demain !

Hélas ! le lendemain devait être triste, bien triste, et puisque j'ai entrepris de raconter cette navrante histoire, il me faut maintenant aller jusqu'au bout.

Rose envolée, aucun attrait ne retenait Jules au logis de l'oncle Bernard, et il s'achemina tranquillement chez lui, par un de ces froids piquants que font toujours les gelées blanches de septembre.

De son garni, il vit les lumières de la fête s'éteindre une à une.

Seule une veilleuse tremblotait toujours dans la chambre de Rose.

Longtemps, malgré la fraîcheur de la nuit, il se tint la figure collée aux vitres, épiant et cherchant à deviner ce qui pouvait tenir la riieuse cousine éveillée : mais de chez lui on n'entrevoit pas de face la fenêtre de Rose, et lassé de l'inquiétude qui commençait à le gagner, il prit le parti de s'envelopper dans son épais capot d'étoffe du pays et d'arpenter philosophiquement le chemin du roi, en face de la maison de l'oncle Bernard, décidé à ne s'en aller qu'avec l'agaçante lumière.

Mais à peine mettait-il le pied sur le seuil, qu'une voix se prit à chuchoter auprès du balcon de Rose.

Jules se rappelait avoir entendu ce son bien souvent, mais par cette nuit obscure, il était impossible de pouvoir le donner à une personne connue, lorsque tout à coup la porte en s'ouvrant inonda d'un jet de lumière la douce et sainte figure du curé de la paroisse. Elle était à demi cachée par les bords de son large chapeau, et ses deux mains jointes, semblaient dissimuler quelque chose sous la longue houppe de sa robe noire passée frileusement par dessus sa soutane.

Le vieil abbé n'avait pas franchi la dernière marche du perron que déjà Jules tout atterré par cette présence se tenait respectueusement à ses côtés, interrogeant de l'œil la servante Gertrude qui, pour toute réponse, fit briller une grosse larme sous ses cils gris, en dirigeant un regard muet vers l'appartement de Rose.

Jules y était arrivé avant ce coup d'œil chargé d'angoisses.

Hélas ! Le bal Bernard avait eu le dénouement qu'a décrit un poète :

Dans les lustres blémis on vit grandir le cierge ;
La mort mit sur son front ce grand voile de [vieillesse]

Qu'on nomme éternité !

Déjà Rose ne pouvait plus parler, et depuis trois quarts d'heure une terrible angine couenneuse s'était déclarée à la suite de l'action traîtresse du chaud et du froid. En ce moment, elle avait ce délire effrayant de calme et de majesté qui précède certaines agonies, car pour la pauvre Rose l'agonie approchait, et—ce n'est bien triste à dire—le docteur Buteau ne se trouvait pas là, pour surveiller les terribles progrès, les arrêter, les modérer ou les couper net à la guise de sa science incontestée. Il était précisément parti depuis une heure pour aller faire les couches de Joseph Brochu la fileuse, qui demeurait à deux grandes lieues de là.

Le vieux Bernard avait bien essayé tout ce que l'amour paternel pouvait lui suggérer de plus propre à maîtriser le mal, et de l'avis de la tante Marguerite, il ne restait plus maintenant, qu'une seule source de salut—les Saintes-Huiles,—ce que le curé essayait très pieusement en ce moment, administrant l'Extrême-Onction au milieu des pleurs de la petite famille, qui récitait en sanglotant la prière des agonisants.

Jules était abîmé dans son insupportable douleur ; il n'entendait rien, ne voyait rien, ne comprenait rien au drame lugubre qui se passait : la morne ivresse du désespoir venait de l'empoigner.

Autour de lui, on psalmodiait et la vieille servante Gertrude était déjà rendue à ce verset de la prière suprême.

Offerentes cam in conspectu Altissimi. — Le pauvre M. Bernard vieilli de six longues années depuis le réveillon de minuit répondit alors en sanglotant :

— Ma pauvre Rose est finie !

Jules se prit la tête dans ses deux mains et murmura lentement :

— Oh ! mon Dieu ! s'il est possible que pa-

reil calice d'amertume puisse s'approcher de nouveau d'une lèvre humaine, donnez-moi la science pour le renverser, et faites moi médecin pour que je puisse en sauver d'autres, en souvenir d'elle.

III.

BELLE AUX CHEVEUX BLONDS.

Depuis déjà cinq mois, Jules Porlier suivait, à Montréal, les cours de l'Université McGill.

Par les soins de l'oncle Bernard, il s'était installé dans une modeste pension de la rue Lagachetière, et précisément ce soir-là, il y avait chez son voisin de chambre, Ulric Bertrand, un comité de carabins, réunis pour étudier et repasser ensemble les cours déjà donnés par les professeurs.

Toutes les têtes fortes de première année faisaient cercle dans cette mansarde, où la seule fumée de leurs brûle-gueules se trouvait mal à l'aise. Ils étaient tous là, Pierre Michon, Edmond Talbot, Edward O'Brien, Luc Renvoizé, Prudent Furois Robert de la Durantaye et bien d'autres, — dont les noms m'échappent maintenant, — riant, crachant, fredonnant, s'étudiant à prendre les poses les plus délabrées et ne travaillant guère, car Jérôme Migneault venait de faire son apparition sur le seuil de la porte, tenant sous son bras trois bouteilles de *Old Rye*, et à la main quatre boîtes de sardines en conserve, qu'il avait, à force de diplomatie, arrachées à la mère Sweeney, la vieille épicière du coin.

En un clin-d'œil, Cazeaux, Orfila, Trousscar, Churchill, Wilson, Hunter, Grissoles, etc., toute la file de ces auteurs scientifiques autant que soporifiques était allée s'endormir sous les meubles d'Ulric Bertrand, à côté d'une vieille trousse Mathieu.

Le quart-d'heure de Rabelais venait de sonner pour eux, car l'on se préparait à confecturer une *brass*, mot parfaitement acclimaté dans le vocabulaire des étudiants en médecine, et pendant qu'Edmond Talbot, le seul de ces messieurs qui fût propriétaire d'un tire-bouchon, se disposait à travailler, Ulric Bertrand, voyant Jules faire mine d'aller se coucher, reprit la conversation interrompue par l'arrivée des produits commerciaux de la mère Sweeney :

— Comment se fait-il que l'on ne t'ait pas encore vu à la dissection, Jules ?

— La chose est toute simple, Ulric, et riez de moi si vous le voulez, messieurs, mais je ne puis prendre sur moi de vaincre mon extrême répugnance à tailler de la chair humaine ; peut-être cela viendra-t-il plus tard, car il le faut bien ! ajouta-t-il, en poussant un profond soupir.

— Allons donc ! interrompit la bande joyeuse, Jules Porlier, le plus fort étudiant de première année, trop femmelette pour donner un coup de scalpel !

— J'ai une recette infallible pour vaincre ta répugnance, reprit Ulric Bertrand.

— Et cette recette ? dit Jules.

— L'école a besoin de sujet, viens avec nous ; tu nous aideras à faire notre prochaine *razzia*.

— Oh ! pour cela, non ! répondit Jules, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Le truc n'est pas malin, et pourtant je n'ose pas te blâmer, Jules, reprit Ulric Bertrand, car moi qui te parle, j'ai bien eu mes petites répugnances. Mais aujourd'hui, c'est différent ! Je crois sincèrement que je serais de force à enlever le meilleur ami de mon père—mort, ça s'entend—pour en faire un sujet. Il ne nait pas un chirurgien sans qu'il en coûte à l'humanité, et comme je me sens en verve ce soir, je veux vous raconter un épisode de mes nuits de résurrectionniste. A votre santé ! mes tourlouroux.

— Salut ! reprit la troupe altérée, en chargeant à qui mieux mieux, pipes, bouffardes et coudriers dans l'immense pot à tabac placé auprès des bouteilles.

— Il y aura de cela vendredi prochain, trois mois, commença Ulric Bertrand, en essayant sa grosse moustache rousse, c'était dans la nuit de la Sainte Catherine.

Le matin même, notre procureur nous avait délicatement insinué dans les trompes d'Eustache, que la table de dissection avait faim, et je ne fus pas long à arranger une petite expédition avec Marc Beaulieu et Augustin Marchand, que je rencontrais flânant au *Terrapin*.

Le soir de la Sainte Catherine nous étions donc en route, cheminant de l'autre côté du fleuve, sur le chemin du roi de Longueuil. Une neige floconneuse l'argentait, et notre cariole, traînée par un bon cheval, loué chez Dumaine, allait grand train, malgré une énorme cruche de Molson surveillée amoureusement par Augustin, et un immense paquet de conserves que ce gourmand de Marc avait songé à apporter. Pour ma part de gâteau, je m'étais chargé d'une pelle, de deux pics, de deux cordes, menus objets nécessités par notre voyage, et c'était vraiment plaisir d'attendre de temps à autre, l'harmonieux cliquetis que tout cela rendait ensemble, quand ces objets se rencontraient au fond d'un cahot. Ils exécutaient une musique qui sentait son cadavre à trois cimetières à la ronde.

Le tout trottaient à merveille, ne s'arrêtant de temps à autre que pour nous permettre de boire un bon coup de *hot scotch*, aux auberges, connues de l'intéressant Augustin, qui, je dois lui rendre cette justice, possédait son itinéraire à merveille.

(La suite au prochain numéro.)

FAITS DIVERS.

Dernièrement, M. Bergh visita la ménagerie de Barnum, qui est maintenant exhibée à New-York, et demanda que l'hyène qui est reconnue par tous les employés de Barnum, comme étant l'animal le plus féroce de toute la ménagerie, fut débarrassée de sa chaîne et mise dans la possibilité de roder dans sa cage. Le gardien de l'hyène fit exécuter cet ordre avec beaucoup d'hésitation, car il était convaincu que les barres de fer de la cage ne pourraient pas contenir l'hyène prisonnière. Quelque jours plus tard, ses craintes furent vérifiées, car par un moyen ou par un autre, l'hyène réussit à s'échapper de sa cage, attaqua et dévora tout ce qu'elle rencontra. Un léopard, évalué à \$8,000, se trouvait dans une cage voisine, d'un effort désespéré, l'hyène abattit la cloison et engagea un combat à mort avec son adversaire qu'elle mit en lambeaux ; après cela, elle s'attaqua à un éléphant, qui lui tint tête sans recevoir de trop fortes blessures. L'hyène attaqua ensuite un chameau qu'elle laissa dans un si pitoyable état que l'on fut obligé de le tuer.

Après une résistance désespérée, l'animal furieux fut pris au lasso par un Indien, et se trouva de nouveau enchaîné dans sa cage.

Cette hyène est âgée de 65 ans, a été prise en Sénégalais et a été exhibée en Europe pendant 20 ans, et en Amérique pendant 35 ans. Pendant cet espace de temps, elle a brisé plus de 24 cages de fer et tué vingt animaux de grand prix. Le jardin zoologique de Londres l'a possédée pendant dix ans. A moins d'être liée avec des chaînes, il ne faut pas moins qu'une cage solide en fer pour la mettre en sûreté, car elle a des griffes des plus formidables.

UN BON EXEMPLE A IMITER. — En 1840, dans une manufacture de coton à Waltham, état de Massachusetts, un jeune homme travaillait tranquillement et silencieusement. Il était charpentier de son état comme l'avait été son père. Dans un autre appartement de la même manufacture, travaillait aussi une jeune fille, belle, gracieuse et respectable, un modèle d'ouvrière. Naturellement, les deux jeunes gens s'aimèrent et se marièrent.

Chaque instant que le jeune époux pouvait dérober au travail, il l'employait à l'étude, et la jeune femme l'encourageait avec le véritable orgueil qu'une femme porte à son mari. Quelques années plus tard, le jeune homme se présenta devant les juges de la Cour Suprême de l'Etat, et subit son examen pour être admis au barreau. Il se fit connaître comme un érudit et un linguiste, lisant et parlant toutes les principales langues de l'Europe.

Vingt ans plus tard, la jeune fille qui avait donné sa main et son cœur à son camarade ouvrier dans la manufacture, faisait au prince de Galles, l'honneur — ainsi que le galant prince l'admettra assurément — de danser avec lui, à l'ouverture du bal donné en son honneur par la ville de Boston ; et le duc de Newcastle, un juge sévère et exigeant, déclara l'ancien employé de manufacture — qu'il rencontra dans la position officielle de gouverneur de l'état de Massachusetts — le plus parfait modèle du véritable gentilhomme anglais qu'il avait rencontré en Amérique.

L'ancien employé de manufacture, maintenant le général Banks, a depuis rempli plusieurs emplois importants, et il est maintenant président du comité des affaires étrangères dans la Chambre des représentants à Washington.

M. Banks doit ses succès non à une grande habileté naturelle, mais à son indomptable énergie, au noble et fier respect de lui-même, et à l'étonnante dignité de ses manières.

On l'a surnommé « le petit homme de fer. » Il n'est pas un grand homme, mais un érudit très éminent et un gentilhomme.

Les demoiselles de cet homme et de cette femme qui, il y a trente ans, travaillaient dans la manufacture de coton, à Waltham, fréquentent aujourd'hui la plus haute société de l'Europe, et, il y a quelques semaines, les journaux publiaient une lettre charmante de l'illustre président de la république française, à l'une d'elles, avec laquelle il s'était beaucoup lié d'amitié pendant un séjour qu'elle avait fait dans la famille du célèbre homme d'état, et dans cette lettre, il la complimentait hautement sur sa beauté, ses talents et ses qualités.

SOIN DES PIEDS. — Il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas soin de leurs pieds. Lorsqu'elles se les ont lavés une fois par semaine, elles croient avoir fait une grande chose. Elles devraient savoir que les plus gros pores (ouvertures imperceptibles dans la peau par où se fait la transpiration) du système, se trouvent sous les pieds, et que ces pores déchargent constamment une matière offensive. Elles portent les mêmes bas depuis le commencement jusqu'à la fin de la semaine, et ils sont entièrement saturés de cette matière offensive et dégoûtante. Un pareil traitement de pieds est préjudiciable à la santé. Les pores ne sont pas réperçussifs, c'est-à-dire qu'ils ne repoussent pas au dehors, mais sont des absorbants, et ramènent plus ou moins cette matière fétide dans le système. On devrait laver ses pieds tous les jours avec de l'eau pure, et on ne devrait jamais porter les mêmes bas plus d'un jour ou deux. — *Semaine Agricole.*